

## Versailles

**Poème d'Albert Samain** (*Le Chariot d'or*, 1900)

Ô Versailles, par cette après-midi fanée,  
Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi ?  
Les ardeurs de l'été s'éloignent, et voici  
Que s'incline vers nous la saison surannée.

Je veux revoir au long d'une calme journée  
Tes eaux glauques que jonche un feuillage  
roussi,  
Et respirer encore, un soir d'or adouci,  
Ta beauté plus touchante au déclin de l'année.

Comme un grand lys tu meurs, noble et triste,  
sans bruit ;  
Et ton onde épuisée au bord moisi des  
vasques  
S'écoule, douce ainsi qu'un sanglot dans la  
nuit.

## Mon âme

**Poème d'Albert Samain** (*Le Jardin de l'Infante*, 1897)

Mon âme est une infante en robe de parade,  
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,  
Aux grands miroirs déserts d'un vieil  
Escorial,  
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Son page favori, qui s'appelle Naguère,  
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,  
Cependant qu'immobile, une tulipe aux  
doigts,  
Elle écoute mourir en elle leur mystère...

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise,  
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,  
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,  
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots,  
Plus sombre seulement quand elle évoque en  
songe  
Quelque Armada sombrée à l'éternel  
mensonge,  
Et tant de beaux espoirs endormis sous les  
flots.

Des soirs trop lourds de pourpre où sa fierté  
soupire,

Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts  
longs et purs,  
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,  
En leurs grands airs défunts la font rêver  
d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil,  
Et dans les visions où son ennui s'échappe,  
Soudain – gloire ou soleil – un rayon qui la  
frappe  
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres  
;  
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,  
Elle écoute la vie – au loin – comme la mer  
...  
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en  
cascade,  
Et, pâle à la croisée, une tulipe aux doigts,  
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,  
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon Âme est une infante en robe de parade.

## Le Couteau,

**Poème de Camille Mauclair** (*Le Sang parle*, 1904)

J'ai un couteau dans l'cœur,  
Une belle l'a planté.  
J'ai un couteau dans l'cœur,  
Et ne peux pas l'ôter.

C'couteau c'est l'amour d'elle,  
Une belle l'a planté.  
Tout mon cœur sortirait  
Avec tout mon regret.

Il y faut un baiser,  
Une belle l'a planté.  
Un baiser sur le cœur,  
Mais ell' ne veut pas l'donner.

Couteau reste en mon cœur,  
Si la plus belle t'y a planté !  
J'veux bien me mourir d'elle,  
Mais j'veux pas l'oublier.

## Ilda

**Poème d'Albert Samain** (*Le Chariot d'or*, 1900)

Pâle comme un matin de septembre en  
Norvège,  
Elle avait la douceur magnétique du Nord ;  
Tout s'apaisait près d'elle en un tacite accord,  
Comme le bruit des pas s'étouffe dans la  
neige.

Son visage, par un étrange sortilège,  
Avait pris dès l'enfance et gardait sans efforts  
Un peu de la beauté sublime qu'ont les morts  
;

Triste avec passion, sur l'eau de ses grands  
yeux  
Le Songe errait comme un rameur silencieux.  
Tout ce qui la touchait s'imprégnait de  
mystère.

Et si douce, enroulant ses boucles à ses  
doigts,  
Avec une pudeur farouche de sa voix,  
Elle vivait pour la volupté de se taire.

## Les berceaux

**Poème de René-François Sully-  
Prudhomme** (*Stances et poèmes*, 1866)

Le long du Quai, les grands vaisseaux,  
Que la houle incline en silence,  
Ne prennent pas garde aux berceaux,  
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,  
Car il faut que les femmes pleurent,  
Et que les hommes curieux  
Tentent les horizons qui leurent!

Et ce jour-là les grands vaisseaux,  
Fuyant le port qui diminue,  
Sentent leur masse retenue  
Par l'âme des lointains berceaux.

## Sephestia's Lullaby

**Poème de Robert Greene** (*Menaphon*, 1589)

Weep not, my wanton, smile upon my knee;  
When thou art old there's grief enough for  
thee.

Mother's wag, pretty boy,  
Father's sorrow, father's joy;  
When thy father first did see

Such a boy by [him] I and me,  
He was glad, I was woe;  
Fortune changèd made him so,  
When he left his pretty boy,  
Last his sorrow, first his joy.  
Weep not, my wanton, smile upon my knee;  
When thou art old there's grief enough for  
thee.

The wanton smiled, father wept,  
Mother cried, baby leapt;  
More he crow'd, more we cried,  
Nature could not sorrow hide:  
He must go, he must kiss  
Child and mother, baby bliss,  
For he left his pretty boy,  
Father's sorrow, father's joy.  
Weep not, my wanton, smile upon my knee,  
When thou art old there 's grief enough for  
thee.

## A Charm

**Poème de Thomas Randolph** (*The Jealous  
Lovers*, 1632)

Quiet!  
Sleep! or I will make  
Erinnys whip thee with a snake,  
And cruel Rhadamanthus take  
Thy body to the boiling lake,  
Where fire and brimstones never slake;  
Thy heart shall burn, thy head shall ache,  
And ev'ry joint about thee quake;  
And therefor dare not yet to wake!  
Quiet, sleep!  
Quiet, sleep!  
Quiet!

Quiet!  
Sleep! or thou shalt see  
The horrid hags of Tartary,  
Whose tresses ugly serpents be,  
And Cerberus shall bark at thee,  
And all the Furies that are three  
The worst is called Tisiphone,  
Shall lash thee to eternity;  
And therefor sleep thou peacefully  
Quiet, sleep!  
Quiet, sleep!  
Quiet!

**I dreamt my love was singing**  
**Poème de Frances M. Gostling**

I dreamt my love was singing down by the sea,  
His voice was sweeter far than the blackbird's  
on the tree;  
I wove a charm about him, but he came not at  
my spell,  
His voice died away in the moaning of the  
swell.

And all day have I waited by the desolate sea-  
foam,  
But the only voice I hear is the sea-gull's  
flying home,  
As his lonely wings flap o'er me in the pearl  
grey height,  
Till the waves sink to rest at the hushing of  
the night.

**Les Heures claires**  
**Poèmes d'Émile Verhaeren** (*Les Heures  
claires et Les Heures du soir*, 1909)

Le Ciel en nuit s'est déplié  
Le ciel en nuit, s'est déplié,  
Et la lune semble veiller  
Sur le silence endormi.

Tout est si pur et clair,  
Tout est si pur et si pâle dans l'air  
Et sur les lacs du paysage ami,  
Qu'elle angoisse, la goutte d'eau

Qui tombe d'un roseau  
Et tinte, et puis se tait dans l'eau.  
Mais j'ai tes mains entre les miennes  
Et tes yeux sûrs, qui me retiennent,  
De leurs ferveurs, si doucement ;  
Et je te sens si bien en paix de toute chose  
Que rien, pas même un fugitif soupçon de  
crainte,  
Ne troublera, fût-ce un moment,  
La confiance sainte  
Qui dort en nous comme un enfant repose.

Vous m'avez dit  
Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles  
Que sans doute les fleurs, qui se penchaient  
vers nous,  
Soudain nous ont aimés et que l'une d'entre  
elles,

Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos  
genoux.

Vous me parliez des temps prochains où nos  
années,  
Comme des fruits trop mûrs, se laisseraient  
cueillir ;  
Comment éclaterait le glas des destinées,  
Et comme on s'aimerait, en se sentant vieillir.

Votre voix m'enlaçait comme une chère  
étreinte,  
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau  
Qu'en ce moment, j'aurais pu voir s'ouvrir  
sans crainte  
Les tortueux chemins qui vont vers le  
tombeau.

**Sleep Weary Heart**  
**Poème de Jessie J. Elliot**

Sleep, weary heart, may nothing more  
torment thee,  
Sleep and forget the burden o the day,  
Sleep and forget how much there has been  
reft thee  
Oh, sweet rose petals scattered by the way!

Only, dear love, in sweet and blessed dreams,  
A vision of the happiness and love that fled  
May come to thee towards the dawn of  
morning,  
Chasing away the darkness, fear and dread.

The sacred fires of love shall flash abroad,  
Scatt'ring the darkness of the night,  
Flaming to eastward where the morning  
Dawns in a golden flood of light.

**Reflets**  
**Poème de Maurice Maeterlinck** (*Serres  
chaudes*, 1889)

Sous l'eau du songe qui s'élève,  
Mon âme a peur, mon âme a peur !  
Et la lune luit dans mon cœur,  
Plongé dans les sources du rêve.

Sous l'ennui morne des roseaux,  
Seuls les reflets profonds des choses,  
Des lys, des palmes et des roses,  
Pleurent encore au fond des eaux.

Les fleurs s'effeuillent une à une

Sur le reflet du firmament,  
Pour descendre éternellement  
Sous l'eau du songe et dans la lune.

### **Le Retour d'Ulysse**

#### **Poème de Georges Delaquys**

Ulysse part la voile au vent,  
Vers Ithaque aux ondes chéries,

Avec des bercements la vague roule et plie.  
Au large de son cœur la mer aux vastes eaux  
Où son œil suit les blancs oiseaux  
Égrène au loin des pierreries.

Ulysse part la voile au vent,  
Vers Ithaque aux ondes chéries !

Penché, œil grave et cœur battant  
Sur le bec d'or de sa galère  
Il se rit, quand le flot est noir, de sa colère  
Car là-bas son cher fils, pieux et fier attend  
Après les combats éclatants,  
La victoire au bras de son père  
Il songe, œil grave et cœur battant  
Sur le bec d'or de sa galère.

Ulysse part la voile au vent,  
Vers Ithaque aux ondes chéries.

### **Down by the Salley Gardens**

#### **Poème de William Butler Yeats (*Poems*, 1895)**

Down by the Salley Gardens my love and I  
did meet;  
She passed the Salley Gardens with little  
snow-white feet.  
She bid me take love1 easy, as the leaves  
grow on the tree;  
But I, being young and foolish, with her did  
not agree.

In a field by the river my love and I did stand,  
And on my leaning shoulder she laid her  
snow-white hand.  
She bid me take life easy, as the grass grows  
on the weirs;  
But I was young and foolish, and now am full  
of tears.

### **Soleils couchants**

#### **Poème de Paul Verlaine (*Poèmes saturniens*, 1866)**

Une aube affaiblie  
Verse par les champs  
La mélancolie  
Des soleils couchants.

La mélancolie  
Berce de doux chants  
Mon cœur qui s'oublie  
Aux soleils couchants.

Et d'étranges rêves,  
Comme des soleils  
Couchants sur les grèves,  
Fantômes vermeils,

Défilent sans trêves,  
Défilent, pareils  
À de grands soleils  
Couchants sur les grèves.

### **Un grand sommeil noir**

#### **Poème de Paul Verlaine (*Sagesse*, 1881)**

Un grand sommeil noir  
Tombe sur ma vie :  
Dormez, tout espoir,  
Dormez, toute envie !

Je ne vois plus rien,  
Je perds la mémoire  
Du mal et du bien...  
Ô la triste histoire !

Je suis un berceau  
Qu'une main balance  
Au creux d'un caveau :  
Silence, silence !

## **Cantique**

**Poème de Maurice Maeterlinck** (*Sœur Béatrice*, 1901)

À toute âme qui pleure  
À tout péché qui passe  
J'ouvre au sein des étoiles  
Mes mains pleines de grâces.

Il n'est péché qui vive  
Quand l'amour a parlé  
Il n'est âme qui meure  
Quand l'amour a pleuré

Et si l'amour s'égare  
Aux sentiers d'ici-bas  
Ses larmes me retrouvent  
Et ne s'égarent pas.

## **Mon cœur**

**Poème d'Albert Samain** (*Au Jardin de l'Infante*, 1897)

Mon cœur, tremblant des lendemains,  
Est comme un oiseau dans tes mains  
Qui s'effarouche et qui frissonne.

Il est si timide qu'il faut  
Ne lui parler que pas trop haut  
Pour que sans crainte il s'abandonne.

Un mot suffit à le navrer,  
Un regard en lui fait vibrer  
Une inexprimable amertume.

Et ton haleine seulement,  
Quand tu lui parles doucement,  
Le fait trembler comme une plume.

Et quand tu le ferais souffrir  
Jusqu'à saigner, jusqu'à mourir,  
Tu pourrais en garder le doute,

Et de sa peine ne savoir  
Qu'une larme tombée un soir  
Sur ton gant taché d'une goutte.